

Pauvreté: des Montréalais s'installent dans le bas du Cap



Publié le 28 Avril 2011

Marie-Ève Bourgoing-Alarie 

«On retrouve tout ce qu'il y a ailleurs. Les problématiques de Montréal existent ici. À moins grande échelle, mais elles existent. Ce n'est pas parce qu'on n'en entend pas parler que ça n'existe pas.»

Sujets : [UQTR](#) , [Agence](#) , [TRIPS du Rivage](#) , [Secteur de Trois-Rivières](#) , [Québec](#)

Marc-André est travailleur de rue à l'organisme TRIPS du Rivage depuis un peu plus de deux ans. Il en a vu de toutes sortes: *piqueries*, prostitution, crises suicidaires, polytoxicomanes...

En fait, les besoins dans la rue ne se résorbent pas avec les années: le centre Le Havre connaît un taux de croissance annuel d'environ 30%, les banques alimentaires du Québec connaissent une hausse de fréquentation.

Du côté du TRIPS du Rivage, le nombre d'interventions sur le terrain a doublé en 2010-11, passant de 2115 à 4833 seulement dans les districts de la Madeleine, du Sanctuaire, des Estacades, Sainte-Marthe et St-Louis-de-France.

«Il y a deux ans, des estimations prévoyaient un transfert de pauvreté de l'ordre de 20 à 30% vers les secteurs est. On le constate. En 2010-11, on a une augmentation de 56%. D'un sens, c'est normal puisque les travailleurs de rue sont plus reconnus et font un bon travail sur le terrain, mais on remarque de nombreuses situations de pauvreté», explique Olivier Gamelin, coordonnateur du TRIPS.

«Les secteurs est ne sont pas préparés à recevoir un afflux de pauvreté et les problèmes qui en découlent. C'est bien qu'il y ait le centre Le Havre à Trois-Rivières, mais ça serait intéressant que ça s'étire jusqu'à notre secteur», ajoute-t-il.

Migration de Montréal

Plusieurs facteurs peuvent expliquer cet afflux, notamment les loyers un peu moins dispendieux, la présence de quelques ressources communautaires et de banques alimentaires.

«On voit de plus en plus de Montréalais s'installer dans le bas du Cap, entre autres à cause du prix des loyers ou encore juste pour le chômage. C'est plus payant d'habiter à Trois-Rivières pour le chômage. À Montréal, c'est fixé à 50-55% du salaire, tandis qu'ici c'est à environ 70%», précise M. Gamelin.

Quand même l'underground est...underground

Dans tout ça, le véritable défi des travailleurs de rue, c'est d'établir un contact avec des personnes dans le besoin. Si elles vivent isolées dans leur appartement, la tâche est d'autant plus difficile.

«Au Cap, on n'a pas vraiment de "main street" comme la rue des Forges par exemple. Ils restent chez eux. Pas de bars comme au centre-ville ni lieu de rassemblement très marqué. S'ils ne sortent de chez eux que pour aller au dépanneur qui est à 50 pas, on n'a que ces 50 pas pour créer un contact», indique Marc-André.

Cet isolement fait en sorte que l'on retrouve moins de seringues à la traîne dans les lieux publics, mais dans certains appartements ou chambres, la réalité est toute autre. *«Peut-être que la différence au Cap, c'est que tout se passe dans des lieux clos, peu accessibles»*, ajoute-t-il.

Plus de travailleurs de rue

On ne retrouve que deux travailleurs de rue au TRIPS du Rivage et un seul autre s'ajoute si on inclut également le secteur de Trois-Rivières. Pour une ville comparable au point de vue de la population, Sherbrooke en compte une douzaine.

«Il faut qu'il y ait plus de travailleurs de rue vu la grosseur de la ville. On aurait besoin d'être cinq ou six dans le coin et au moins autant pour le reste de Trois-Rivières», affirme M. Gamelin.

«Le principal problème du travail de rue, c'est la rétention des travailleurs, note Marc-André. Il y a énormément de travailleurs de rue qui sont brûlés après deux ans. D'autres partent et vu que ce sont des jobs peu payantes, pour certains, c'est plus simple d'aller dans un Centre jeunesse avec des horaires fixes, surtout quand tu as des enfants et que tu dois gérer leur vie, ce qui n'est pas évident quand ta vie professionnelle est aussi dure à gérer.»

Il va donc de soi que l'annonce de la création de l'Université de la Rue et d'un microprogramme de premier cycle en travail de rue et de proximité à l'UQTR enchante au plus haut point les travailleurs du TRIPS.

Cela permettra de faire davantage connaître la réalité de la rue aux étudiants et agira en tant que formation supplémentaire, croit Olivier Gamelin. *«C'est un gros plus pour l'avenir. Ce n'est pas la vie en rose, mais avec le monde en place: les conseils d'administration, la Ville, l'Agence de santé, ces programmes qui se créent, ce sont tous des gens qui veulent faire quelque chose et qui comprennent la réalité à laquelle les travailleurs de rue sont confrontés. C'est*

encourageant.»

De «bonnes nouvelles» devraient d'ailleurs être annoncées au début de l'automne, mais impossible de savoir de quoi il en découle...

Quelques faits saillants

- La consommation de cocaïne a doublé depuis 2009 et serait de plus en plus populaire chez les jeunes de moins de 20 ans;
- Plus d'interventions ont été menées auprès des moins de 39 ans, mais la tranche d'âge majoritaire était de 40-49 ans depuis quelques années;
- Il y a eu une hausse des premiers contacts au TRIPS du Rivage;
- Les cas de consommation et dépendance aux médicaments ont quadruplé;
- Les problématiques majeures rencontrées en 2010-11: l'isolement, la dépendance et la multiproblématique;
- La prévention a augmenté. Un projet de prévention est d'ailleurs à venir dans les écoles des secteurs est au cours de l'année.